

SUARDO (*Adalberto*) (comte), Ingénieur (Cicola-Italie, 3.5.1855 — Lima, 12.6.1910).

Le comte Ing. Adalberto Suardo, chevalier de la Couronne, d'une très vieille famille patricienne italienne fixée depuis près de 1000 ans à Bergame, naquit à Cicola, subdivision de la commune de Chiudono (Bergamo) le 3 mai 1855. Il était le fils du comte Giacomo Clemente et de la comtesse Adèle, née marquise Salteur de la Serraz. Élève au Collège de Moncalieri, puis au Collège Militaire de Naples, il conquiert, très jeune, le diplôme d'ingénieur à l'Université de Padoue en 1879, d'où il sortit avec une excellente formation professionnelle. Il épousa la comtesse Clara Stranga et s'occupa d'affaires dans lesquelles il n'eut pas de chance. Animé d'un esprit sportif et enthousiaste, il était plein d'initiative et de courage ; il voulait entreprendre un travail digne de son fort caractère et de ses mérites.

Ses amis de Bruxelles l'avaient signalé aux Autorités belges qui l'appelèrent à la direction des travaux pour le tracé d'un embranchement du chemin de fer transafricain du Congo. Le 6 avril 1899, il partit avec enthousiasme pour son nouveau travail, s'embarquant à Anvers sur le vapeur *Léopoldville*, de la Compagnie Maritime Belge.

Il a laissé un journal très intéressant de son aventureux voyage. Le 26 du même mois, il débarqua à Boma où il fut aimablement reçu par le Gouverneur, par le chef des Travaux Publics et par les autres autorités. Reparti le 2 mai, après une journée de navigation sur le Congo, il atteignit Matadi, tête de la ligne du chemin de fer pour Léopoldville. Là-bas il rencontra l'ingénieur italien Rugeri qui dirigeait alors cette ligne.

Le 7 mai, il remontait le fleuve, triste d'avoir quitté ses compagnons de voyage, mais satisfait d'avoir trouvé en la personne sympathique d'un Hollandais un connaisseur enthousiaste de l'Italie.

Dans son journal, l'ing. Suardo retrace en des descriptions vives et rapides, ce qui se déroule à ses yeux : le paysage, les localités, les nouveaux villages, les premiers groupes d'édifices en maçonnerie, embryons de nouvelles villes, les forêts, les arbres étranges, les animaux. Il décrit la vie de bord et ses compagnons de voyage, les visites durant les arrêts dans les forêts profondes et les parties de chasse, les Missions religieuses disséminées le long du grand fleuve, les indigènes et leurs mœurs. Il dit son émotion de rencontrer durant son parcours tant d'Italiens, comme à Balobo où, au camp militaire, il retrouva trois sous-officiers italiens instructeurs.

Le 21 mars lui apparaît, pleine de beauté, la Nouvelle Anvers, tandis que la navigation se poursuit parmi de grands îlots pleins de mimosas dans un contraste merveilleux de couleurs vives et chaudes.

A Bumba, il débarque pour attendre le petit bateau pour les Falls (Stanley-Falls) et le 28, il peut assister à la messe dite par l'Évêque de la Mission belge de Ste-Marie-Mons, Monseigneur Van Kersche qui fit avec lui une partie du voyage. Il repart, le 4 juin, sur le *Stanley* pour arriver, en remontant le Congo, le 9 aux Falls après avoir parcouru 10.500 kilomètres environ.

Là, il connut le chef de la mission technique, l'ingénieur Adam avec lequel il conclut des accords au sujet du travail à exécuter, et en compagnie duquel à travers la forêt équatoriale et suivant la Route des Caravanes, il atteignit le camp de la brigade de Cottigny, lieu du travail.

Ainsi, le 15 juin, il rassembla ses bagages, dressa sa tente et s'organisa pour établir des plans tachéométriques de la Route des Caravanes vers Abellala.

« Je fais ménage avec Longhi, assistant, » brave jeune homme italien. Je suis naturellement content de me trouver avec un Italien,

» bien que, si loin, on éprouve toujours un sentiment mélancolique. Je me trouve à 11.000 kilomètres de la Patrie dans des endroits où les mauladies vous atteignent quand vous vous y attendez le moins, avec chez moi, en Italie, un frère mourant et une vieille mère. Espérons en Dieu ».

Ainsi écrivait-il sur son journal le 15 juin. Cela semblait un triste pressentiment.

Les travaux commencés continuent, mais Cottigny souffre de dysenterie. Longhi a la fièvre qui, le 26, attaque également l'ingénieur Suardo. Celui-ci résiste, mais ensuite est contraint de garder le lit, ce qui le met dans l'impossibilité de répondre à l'invitation du Commandant de Stanleyville à la fête de l'État Indépendant du 1^{er} juillet.

Durant la nuit du 2, Suardo est réveillé en sursaut. Il entend les mulets piaffer dans l'enclos destiné à l'écurie. Il accourt avec la sentinelle et sent de terribles piqûres aux pieds et aux jambes. C'est un assaut de fourmis qu'il réussit à mettre en fuite après une lutte acharnée menée avec des pelles et au moyen du feu pour qu'elles n'envahissent pas également la tente.

Le 10 juillet, il s'établit à Abdalà — camp n° 3 — village très petit mais très propre, habité par des Arabes aussi respectueux que fourbes. Ici, il reprend les travaux qu'il interrompt cependant, pris par des accès de fièvre. Le 5 août, départ pour le camp n° 4 de Lumatulula, localité très humide.

Le 8 du mois, il écrit : « J'ai pris une maladie ! Est-ce un empoisonnement du sang ? Ma bouche est toute ulcérée. Est-ce du scorbut ? Que Dieu me vienne en aide ! » — Le 10 août, l'ing.

Adam le fait rentrer à Stanleyville. Il saura plus tard que les médecins considèrent son cas comme désespéré. Son état s'améliore un peu, mais le docteur lui conseille de se rendre à l'hôpital de Boma.

Il ne peut se nourrir que de liquides ; les douleurs sont atroces et même le sommeil ne lui apporte aucun soulagement. — « Comme ces jours s'écoulaient lentement, ma chère Afrique, je crains que tu ne m'aies mal arrangé ! » — C'est en proie au découragement qu'il commente son état, alors qu'il ne lui est pas possible de quitter, car les moyens se font attendre. Le médecin et puis l'ing. Adam tombent également malades de dysenterie ; à son tour, le lieutenant italien Lorenzoni de l'expédition du lac Tanganika en est atteint et est obligé, lui aussi, de rejoindre l'hôpital de Boma.

A une amélioration apparente succède la fièvre. Les souffrances continuent ; enfin arrive le jour du départ, le 27 septembre. — « Dans 3 mois, dans la Patrie » — écrit l'ing. Suardo et cela ne lui semble pas réel. Il pense à l'ing. Adam qu'il laisse dans un état pitoyable, presque sans espoir de guérison. Le voyage est une odyssee douloureuse. Suardo ne peut plus se nourrir, il lui est impossible d'ouvrir la bouche, en raison du mal dont il souffre.

A Bumba, une très grande douleur l'attend. Une lettre lui apprend la mort de son frère Luigi.

Son séjour en cette localité se prolonge jusqu'au 19 octobre. Enfin, à Lissala, il put se faire visiter par un médecin milanais, Caravaggi, qui le tranquillisa en lui disant qu'à l'hôpital, il pourrait, par des soins appropriés, obtenir une guérison complète. Il continue ainsi le voyage, réconforté, mais souffrant d'enflure des pieds et des jambes, due à l'anémie, et toujours pris par des accès de fièvre successifs.

Arrivé à Léopoldville, le D^r Zuccaro le réconforta et de vieux amis italiens lui prodiguèrent des soins affectueux et des secours. Le 7 novembre, ayant passé la visite médicale officielle, il quitta l'Afrique pour Anvers, emportant avec lui une petite collection d'armes, d'étoffes et de l'ivoire car il avait pensé à rapporter à tous les siens un souvenir de son voyage.

Le voyage fut parfait, bien que les douleurs l'aient fait souffrir encore jusqu'à Anvers où il arriva le 27 novembre. Le 30 du même mois, il s'adressa aux Autorités compétentes et, après une consultation du D^r Dermont, il fut admis, le 1^{er} décembre, à la « Villa Coloniale » pour

y recevoir des soins. Il y subit alors des interventions chirurgicales douloureuses et reçut des soins qui rétablirent son organisme si durement éprouvé. Un traitement spécial lui fut appliqué : il en fait mention dans son journal en termes élogieux. Après un séjour absolument nécessaire à la clinique pour les soins auxquels il était soumis, il entra en Italie auprès des siens.

Le comte Suardo connut d'autres vicissitudes. D'autres labeurs étaient réservés à ce gentilhomme, exemple d'une âme forte peu commune qui savait et voulait recommencer la tâche, malgré la chance adverse à force d'étude, de volonté et de talent.

Il a su travailler, surmontant les pires difficultés, ne craignant pas les risques, ne tenant pas compte des privations, se fiant à lui-même et à ses propres forces, de même qu'à son origine sociale ou bien au concours de ses amis.

Il alla en Argentine, à « Las Minas » de Rio Blanco, retourna de nouveau en Italie et se rendit ensuite à Lima où il avait été appelé pour des tâches professionnelles importantes.

Mais sa santé, déjà compromise par la maladie contractée en Afrique, s'affaiblit de plus en plus jusqu'à l'épuisement. Après avoir subi une grave intervention chirurgicale, il mourut subitement, le 12 juin 1910, dans la clinique où il avait été admis, loin des siens et de la Patrie qu'il avait tant aimée.

15 avril 1954.
Ing. Suardo.